LA ROUE QUI TOURNE

Continué de la première page.

tisme beaucoup plus brutal que celui du passé.

Après avoir parcouru un cercle complet, la roue à laquelle est attachée l'humanité ramène celle-ci au même point.

Le tsar Lénine remplace le tsar Nicolas. L'aristocratie rouge remplace l'aristocratie blanche. Une police bolchéviste supprime la liberté d'écrire, de parler et d'agir, fusille ou enferme les récalcitrants, comme le faisait l'ancienne Okhrana. Une garde mercenaire de Chinois, d'Allemands et de Lettons assure la sécurité du régime. La forme extérieure des institutions a changé, le fond s'est maintenu identique, avec un recul sensible de la civilisation rétrogradée pendant de longues années.

Les esprits encore dupes des illusions psychologiques qui sont à la base du socialisme prétendu scientifique ne peuvent se résoudre à admettre ces vérités évidentes, si gênantes pour leur foi. Une différence essentielle, selon eux, sépare le nouveau régime russe de l'ancien. Les vieilles classes dirigeantes en Russie se réclamaient d'une philosophie sociale réactionnaire, érigeant en droits supérieurs leurs prérogatives et leurs privilèges. Une telle conception des choses favorisait et légitimait tous les abus. La nouvelle élite qui dirige la société professe, au contraire, des doctrines démocratiques. Elle affirme la souveraineté du peuple: sous peine de contredire leurs principes de conduite et leurs convictions, il semble donc que les représentants les plus sincères du socialisme ne peuvent se comporter ouvertement comme les exploiteurs de la masse.

Il faut méconnaître toutes les leçons de l'histoire pour raisonner aussi naïvement. Les classes dirigeantes, en Europe, ont toujours professé la morale chrétienne. Or, le christianisme est une religion d'inspiration essentiellement démocratique, dont le succès n'a pas été sans rapport avec le langage révolutionnaire que les premiers apôtres, hommes de foi et d'énergie, ont su tenir à la masse des prolétaires opprimés dans l'immense empire romain.

Contre le sentiment dominant dans les religions de l'antiquité, strictement nationalistes et aristocratiques, le christianisme a proclamé que tous les hommes étaient frères, et, par conséquent, égaux en droits. Il a non seulement prêché, puis organisé d'une manière effective dans les communications religieuses, le communisme réel des biens.

Cependant, les nécessités de la vie sociale, plus fortes que tous les anathèmes, n'ont pas empêché les aristocraties nouvelles de se constituer et d'abuser de leurs privilèges. L'évangile socialiste sera-t-il plus efficace? Nous avons le droit d'en douter.

Maurice Henri.

Cut Out the Jumps!

Have you "the jumps"—or other manifestations of nervousness? Are you easily confused or startled at unexpected noises or sounds? Do you worry or fret over trivialities? Then look to your nerves. Something is radically wrong with them.

Upset nervous conditions usually result from some exhausted or impaired bodily organ, which does not properly give it's allotted service. Go after the offender through that great recuperatory center of the body—your stomach. Ask your druggist for DR. CHARLES TONIC TABLETS. They are the very best of preparations to soothe and smooth the racked and exhausted nerves of nervous prostration victims. Those who are debilitated; those who suffer from the groaning burden of liver and kidney trouble, will once more turn toward health, by using this splendid formula.

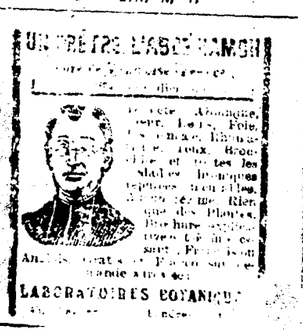
The great wreckers of women's delicately balanced nervous systems as exemplified in the special ills peculiar to their sex—will be quickly relieved by DR. CHARLES TONIC TABLETS, which also present the gift of rich red blood to the anaemic. The TONIC will also go far to arrest and vanish dyspepsia and many wasting diseases that lead to consumption.

There are no injurious "come backs" to DR. CHARLES TONIC TABLETS—and they will achieve marvellous recuperative results, where other tonics and reconstructives; such as iron, strychnine, arsenic, cod liver oil, etc., often fail. Safe and pleasant to take.

PRICE 50 CENTS A BOX

If druggists does not carry them, send 50 CENTS and we will send a box by mail.

DR. CHAS. FLESH FOOD COMPANY
BROOKLYN, N. Y.



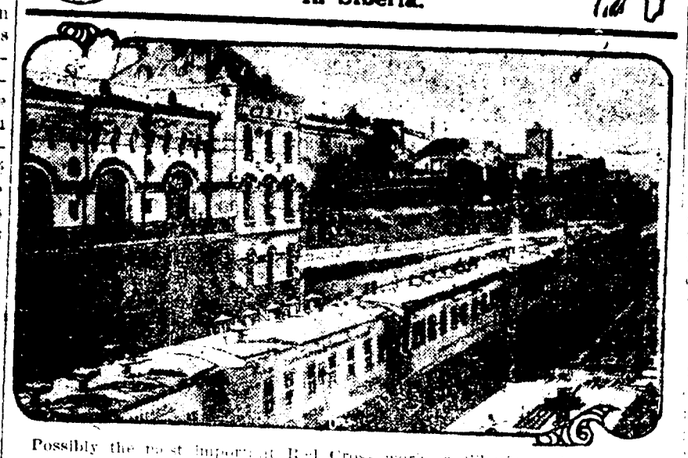
L'AVENIR DE LA MARINE DE GUERRE.

Londres.—Un des vétérans de la puissance navale anglaise, l'amiral Lord Fisher, qui est depuis 1911 président de l'Ecole de Marine de Greenwich, vient de publier dans le Times une série d'articles qui ont été l'objet d'une attention générale. L'amiral Fisher est d'avis que la marine de guerre est entrée dans une nouvelle phase qui peut être mise en parallèle avec l'introduction de la propulsion à vapeur et le cuirassement des navires. Il signale l'influence que l'aviation exerce sur la navigation de guerre. Le seul moyen pour les navires de s'en échapper aux attaques des aéroplanes, dit Lord Fisher, sera la plongée. A l'avenir il faut que tous les vaisseaux puissent naviguer sous l'eau. L'Angleterre possède, dès à présent, des sous-marins munis de grosse artillerie. La construction d'autres navires doit être abandonnée sans retard. L'idéal de l'avenir est une "aéroprofondeur" une flotte à l'épreuve de l'air.

On estime à 3480 le nombre des langues et dialectes divers parlés dans le monde entier.

AROUND THE WORLD WITH THE AMERICAN RED CROSS.

In Siberia.



Possibly the most important Red Cross work in Siberia, and one which most demands the continuance of operations there, is the campaign against typhus. Over a stretch of 4,000 miles the American Red Cross has fought the scourge. Here is seen "The Great White Train," an anti-typhus institution which, with its crew of doctors and nurses and cargoes of food and cleansing apparatus, has saved the lives of thousands.

L'Enfant Prodigue

Continué de la première page.

nous serons le rayon de soleil dans leur triste existence.

Pitié pour les nomades! Pitié pour les cheminéaux!

Le pauvre bougre est toujours appuyé à la clôture de la petite maison blanche, le dos tourné à l'entrée; il a devant lui le grand lac avec ses eaux profondes, puis à l'horizon, les montagnes qui lui sont familières. Il regarde de tous ses yeux, son cœur bat dans sa poitrine, tout son être est illuminé. De douces larmes tombent sur ses joues amaigries. Et pour la première fois, depuis dix ans, il se sent heureux.

Comment se fait-il que lui, l'être errant au hasard des routes, ait complètement oublié que la petite maison blanche des premiers jours se trouvait sur cette route qu'il suivait? Se pouvait-il que dix ans aient complètement enlevé de sa mémoire les mille petits riens qui nous annoncent l'arrivée prochaine au village natal?

Et pourtant, telle était la vérité: il marchait sur cette route, indifférent à tout ce qui l'entourait. Là où ailleurs, que lui importait. Mais lorsque la petite maison apparut à son regard, il s'arrêta, hypnotisé, attiré par ce charme que possède les choses que l'on a aimées autrefois. Sa famille ne demeurait plus là, lorsqu'il l'avait quittée. Le père avait trouvé un emploi à la ville, et tout le petit ménage était parti. On avait loué la petite maison de campagne. Le fils était à l'université à ce moment. La petite maison était restée toute pareille; seuls, les arbres avaient grandi, la vigne grimpante cachait maintenant toute la façade de la maison. Oh! la vieille maison au bord du chemin! La bonne vieille maison de chez nous! La maison de "papa" et de "maman." Notre maison!

Dans l'allée rocailleuse qui mène de la clôture à la porte, de menus pas se sont fait entendre. L'homme s'est retourné. La bonne vieille aux cheveux blancs s'approche de lui avec un tendre sourire sur les lèvres.

Ce sourire ne dit rien au cheminéau, ne réveilla aucun des souvenirs endormis au plus profond de son être. Le passé était mort dans sa mémoire.

Mais il se sentit heureux; il y avait si longtemps qu'on ne lui avait souri; aussi un nuage passa dans ses yeux. Il regarda ses haillons, et pour la première fois depuis bien longtemps il se sentit honteux. Pourquoi? Il n'aurait pu le dire.

—Voulez-vous déjeuner, dit la bonne vieille, le repas vous attend?

—Le repas m'attend? répéta l'homme, croyant avoir mal compris. "Le repas m'attend? Mais vous devez faire erreur, ma bonne dame. Personne ne m'attend. Je ne suis attendu nulle part. Je vous remercie. Excusez-moi; je pars."

—Je vous ai toujours attendu, reprit la vieille. Il y a du café, du pain et d'autres bonnes choses, vous verrez; entrez, entrez. Vous avez faim, je l'ai vu, je m'en suis aperçue. Le déjeuner vous attend, monsieur.

Monsieur, comme il y avait longtemps que ce titre de lui avait été donné. La brave femme devait le prendre pour un autre.

—Je vous remercie, madame, dit-il, mais je n'ai pas faim. Je vous remercie du sourire que vous m'avez donné. La personne que vous attendez viendra peut-être, mais je ne suis pas celle-là. Je ne suis qu'un cheminéau cheminant au hasard des routes. Encore une fois, excusez-moi.

Il se disposait à partir lorsque la bonne dame le retint délicatement par le bras.

—Naturellement, je ne veux pas dire que c'est vous que j'attendais. Mais tous ceux qui ont faim sont les bienvenus chez moi. Voulez-vous m'écouter attentivement, monsieur?

—Oui, madame.

—Entrez, et pendant que vous mangerez à votre faim je vous raconterai une histoire bien triste, bien triste.

—Excusez-moi, madame, mais je n'ai pas faim et ne pourrais manger en ce moment, surtout dans votre maison.

—Mais pourquoi?

—Parce que...

—Il ne serait si doux de vous voir manger à ma table. J'ai un fils qui est cheminéau, comme vous. Peut-être, ce matin, est-il quelque part sur la grande route? Peut-être n'aura-t-il rien à manger, mon pauvre enfant, ex-enfé si une femme compatissant veut bien avoir pitié de sa misère? Peut-être, tout comme vous, erre-t-il sur la route sans soutien, sans foyer, seul, tout, seul? Il ne sait pas que sa vieille maman l'attend ici, il ne sait pas que le déjeuner, le dîner et le souper sont toujours prêts pour lui; il ne sait pas, il ne sait pas! Sans quoi il reviendrait, il reviendrait se jeter bien vite dans les bras de sa pauvre maman, car enfant que je pleure toujours, et que j'aime malgré tout! Aussi, voyez-vous monsieur, chaque fois que je vois un pauvre nomade comme mon enfant, je l'invite à venir manger le repas préparé pour lui et il me semble qu'ailleurs, une autre femme fait la même chose pour mon fils. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, monsieur.

L'homme fit un signe de tête. Il ne pouvait parler. Il avait des sanglots plein la gorge, il tenait ses yeux désespérément tournés vers le sol.

—Mon fils était un beau garçon, poursuivit la maman. Il a toujours été bon et doux. Il était grand et noble comme son père, mon pauvre mari, qui est mort de chagrin quelques temps après son départ. Comme il promettait, notre enfant. Nous avions fondé tant d'espérances en lui. Une fois il fit quelque chose qu'il n'aurait pas dû faire, que voulez-vous la jeunesse est légère, et il partit; il dût partir. Cela ne vous ennuie pas trop ce que je vous raconte-là? Il se peut que dans votre vie errante, vous vous rencontriez tous les deux; oh! alors, dites-lui, dites-lui bien que sa vieille maman l'attend toujours, qu'elle l'appelle à grands cris et il me reviendra bien vite. Oh, oui, je vous jure qu'il reviendrait s'il savait. Il reviendrait, j'en suis certaine.

L'homme écoutait la tête toujours baissée, aucun son ne sortait de sa bouche.

"Je ne l'ai jamais revu depuis qu'il nous a quittés, son père et moi. Nous ne vivions pas ici, à cette époque...

L'homme releva la tête et regarda la femme qui lui parlait.

... Nous demeurions à la ville. Aussi si vous le rencontrez, dites-lui de venir me retrouver ici dans la vieille maison blanche qui l'a vu naître, qui a été témoin de ses premiers vagissements; dans cette maison où nous avons connu le bonheur, dans cette vieille maison que sa naissance avait transformée en un vrai paradis. Dites-lui que son père avant de mourir a payé sa dette. Dites-lui que je veux le voir avant de mourir. Dites-lui, dites-lui bien que j'ai besoin de lui pour me fermer les yeux et pour être heureuse encore une fois, avant d'aller dans l'au-delà rejoindre son pauvre père! Dites-lui que je me fais vieille, que je n'en ai plus pour longtemps maintenant, que chaque instant est compté. Dites-lui de venir, à mon pauvre Albert, dites-lui...

A ce nom, l'homme s'était redressé subitement, on eut dit un autre être que celui que nous connaissons. Sans dire un mot, sans un regard vers la mère en pleurs, il s'éloigna d'un pas automatique dans la direction de la grande ville.

Il y avait dans la ville des cours de charbon, l'homme se rendit à une de ces cours. Il ne parla à personne. Ayant aperçu une pelle qui traînait, il s'en empara et se mit au travail. Il travailla tout le jour, sans arrêt, sans relache, la sueur ruisselait de son front; n'importe, il travaillait. Ses pauvres pieds mal protégés par de mauvaises chaussures saignaient, n'importe, il travaillait; il travaillait. Le midi, pendant que les autres étaient arrêtés pour dîner, lui, n'ayant rien à se mettre sous la dent, travaillait. Le soir le contremaître le fit venir: "Vous êtes le premier cheminéau que je vois travailler ainsi. Tenez, prenez ceci et revenez demain si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions."

Il revint le lendemain, puis le surlendemain et ainsi de suite les jours suivants; et chaque soir après le travail, il se dirigeait par la grande route vers la petite maison blanche et de loin il contemplait la maison du bonheur; il attendait que la dernière lumière fut éteinte et s'en revenait heureux, vers la ville.

—Je n'ai jamais vu un si bon ouvrier, dit le contremaître au gérant des cours, le jour où il augmenta le salaire du "cheminéau" et en ne lui donnait pas d'autre nom.

Un mois après son entrée, le "cheminéau" fut nommé assistant. Il ne parlait à personne, il répondait que par un oui ou un non aux questions qu'on lui posait. Il travaillait sans relâche. Un jour, il aperçut qu'il y avait une situation vacante dans le bureau; il se présenta, la barbe fraîchement rasée, habillé de neuf. "Je suis comptable, dit-il. Je connais tout le travail de bureau. J'ai une dactylographe parfaite. Voulez-vous me donner un emploi dans le bureau?" Il obtint la position.

Un dimanche du mois de juillet, il se leva de grand matin. Il y avait un an qu'il était au travail. Il se dirigea vers la petite maison blanche, et du plus loin qu'il put l'apercevoir, il vit à la fenêtre la tête blanche de la bonne vieille femme. Ses yeux étaient aussi brillants et aussi beaux que l'année précédente et lui souriaient encore quoiqu'il n'eut plus l'apparence d'un vulgaire cheminéau.

Sa main tremblait lorsqu'il toucha la clenche de la barrière. Il vit la bonne vieille quitter sa chaise pour venir lui ouvrir. Ses yeux étaient brillants comme ceux d'une jeune fille allant ouvrir à son fiancé. La porte s'ouvrit. La vieille se tint droite, appuyée au seuil de la porte; elle avait rajeuni de vingt ans.

"Maman! Maman!" dit l'homme en tombant aux pieds de la pauvre femme.

Elle le releva et dans une étreinte l'embrassa longuement, longuement. Tous les deux pleuraient.

"Je t'attendais, mon Albert, dit-elle, pendant que le jeune homme la tenait par la taille pour lui aider à marcher, je t'attendais, car je savais que tu finirais par venir. Ta chambre est prête et ton déjeuner est servi. Viens, mon fils, viens."

Ils entrèrent tous les deux dans la petite maison blanche et la porte se referma sur le bonheur retrouvé.

COL. H. J. de la VERGNE.
Attorney-at-Law
Has removed his office to
410 AUDUBON BUILDING.
Phone Main 245.

LES FOYERS QUI NE S'ETEIGNENT PAS

En Angleterre, l'attachement au foyer se manifeste parfois d'une façon fort touchante.

La "Revue Britannique" cite, par exemple, le cas d'une modeste habitation de paysans du Pays de Galles où "pendant deux cent cinquante ans le feu du foyer ne s'est pas éteint un seul jour, une seule minute."

Il y a aussi, dans le Yorkshire, l'auberge de Sugerstone dont le patron avoue ingénuement "et avec sentiment mérité de ses, et de son feu, sur lequel il veille jalousement, n'a jamais été éteint depuis quarante ans. Son grand-père l'avait allumé, son père y veille lui-même en un sein jaloux. Nuit et jours depuis quarante ans. Quiconque accueille le voyageur qui pénètre ici se réchauffer auprès de l'âtre sacré."

Mais celui-ci ne détient pas le record du "foyer non éteint," et il faut en chercher ailleurs. Nous lisons dans le Churchyard, de St-Gréstainbriel, qu'on y possède un de son domaine du XVe siècle et ne l'a quitté jamais. Se succédant de génération en génération, les Churchyard se sont succédé dans cette maison, en en retenant précieusement le foyer qui fut allumé par un ancêtre il y a quatre cents ans.

Il y a encore mieux dans une petite maison de Newcastle, où bande depuis six cents ans la même famille, se succédant de génération en génération.

Pendant cette période, sans doute unique dans l'histoire des nations, le feu de la cuisine de la petite maison de Newcastle ne s'est jamais éteint.

Une chenille mange environ 60 fois son poids de nourriture en un seul mois.

LE DERNIER GESTE DU ROI DES BELGES.

Bruxelles. — Avant son départ pour les Etats-Unis, le roi des Belges a décidé de renoncer à sa qualité de prince de Cobourg. A l'avenir les membres de la famille royale porteront le seul titre de "Prince ou princesse de Belgique."

Le roi a en même temps renoncé à son titre de général de cavalerie allemande et de chef du deuxième dragons prussien. Enfin il a répudié toutes les décorations allemandes et autrichienne.

La jeunesse a le droit d'avoir certaines passions qui répugnent chez les vieillards. Vertus à vingt ans, vices à soixante.

Fatiguée, Épuisée, Éreintée

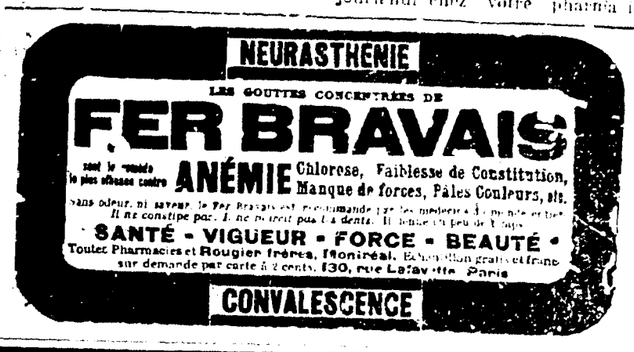
UNE DAME DU TEXAS DECRIT SA CONDITION, ET DIT COMMENT CARDUI L'A SOULAGE.

West, Texas—Mme. J. A. Hunter, de cette place, fit le rapport suivant récemment: J'ai connu Cardui depuis plusieurs années — quand j'étais une jeune fille ma mère me le donna à prendre pour soulager des douleurs...et il me fit certainement beaucoup de bien.

Après mon mariage j'étais nerveuse et bien souffrante, et n'étais plus la même personne...tellement mal à ce que je fus forcée de prendre Cardui...bientôt je ne sentais plus le mal. Je commençai à prendre forces et capable de faire mon travail, même mon blanchissage.

Je me sens bien depuis...Je peux recommander Cardui et je fais avec plaisir ce travail. Je travaille trop et me sens épuisée, épuisée, épuisée. Je crois que toutes les femmes devraient prendre Cardui et se servir du Cardui. Il est excellent. Si vous souffrez d'une des symptômes mentionnés par Mme. Hunter essayez Cardui, le tonique des femmes.

En usage pendant 50 ans Cardui a aidé des milliers de femmes.

Cardui est composé d'ingrédients médicinaux et végétaux faciles, reconnus par les meilleures autorités médicales comme étant d'une grande valeur dans beaucoup de maladies féminins.

Procurez-vous une bouteille aujourd'hui chez votre pharmacien.